

## Les chiens de faïence

Jean Pichette

---

Numéro 314, hiver 2017

Prendre la littérature au sérieux

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/84034ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Pichette, J. (2017). Les chiens de faïence. *Liberté*, (314), 39–40.

## Jean Pichette

# LES CHIENS DE FAÏENCE

**À une époque qui se méfie de la parole, la littérature ne peut qu'être renvoyée en marge du monde. Mais le divorce n'est peut-être pas consommé...**

Dans un texte célèbre (*Le conteur, ou Le narrateur*, selon les traductions), le philosophe Walter Benjamin écrivait, dès les années 1930, que la disparition progressive de l'art de raconter était étroitement liée à la difficulté croissante d'échanger des expériences. Il remarquait à cet égard un fait important observé à la fin de la Première Guerre mondiale : les gens revenaient muets des champs de bataille, incapables de mettre en mots ce qu'ils y avaient vécu. Quand les puissances techniques s'accumulent pour transformer l'espace en un lieu de destruction massive où vie et mort se résument à une question probabiliste, comment la parole pourrait-elle rendre compte de ce qui semble échapper à toute logique ?

Un siècle plus tard, assiégée de toutes parts, la parole elle-même ressemble à un champ de ruines. Souvent réduite à un vecteur de mensonges, monnaie d'échange réputée voiler la réalité, elle nourrirait ce qu'on désigne de plus en plus dans les médias comme une « ère post-factuelle ». Ô scandale ! Les Donald Trump de ce monde pourraient désormais dire n'importe quoi et triturer les faits – de moins en moins têtus – à leur guise. Signe des temps, propice à éclairer l'apparente inactualité de la littérature, ou du moins sa réfraction dans les marges de la « vraie vie » ; après avoir réduit la réalité en une somme virtuellement infinie de « faits », après s'être collectivement acharnés à la vider de tout sens (assimilé à un relent métaphysique irrespirable), faut-il en effet s'étonner que, de cette réalité, on puisse désormais dire n'importe quoi ? Effet en miroir de la dévaluation d'une parole devenue ensemble de signes aux combinatoires illimitées mais résolument (osons dire ontologiquement) étrangères au monde dans lequel nous vivons. Un monde bipolaire, saturé, compact, massifié, s'acharnant à réduire à néant tout écart à lui-même et renvoyant hors de lui, dans l'orbite de la fiction, assimilée au non-être, tout dire qui prendrait les mots au sérieux. Comme si le mutisme des revenants de la Grande Guerre recouvrait désormais toute la réalité, du coup transformée en un champ de bataille sans limites.

Mutisme généralisé ? Nous caquetons pourtant plus que jamais, en cette époque où les mots semblent avoir perdu toute gravité. Mais quelle résonance ceux-ci peuvent-ils avoir s'ils sont délestés de toute expérience, s'ils ne participent

plus de la mise en forme du monde, en permettant à l'« animal parlant » de l'habiter depuis son intériorité, son quant-à-soi, ce retrait qui est condition de sa présence au monde ? Instrument de communication dans une logique publicitaire généralisée, la pertinence de la parole est devenue affaire d'efficace : s'il apparaît désormais normal que nous soyons quotidiennement bombardés par des messages formatés confinant à l'action-réflexe bien plus qu'à la réflexion, la parole devient franchement suspecte – ou carrément prétentieuse, sinon ridicule – quand elle se fait simple lieu de l'épreuve de notre présence au monde ou du sentiment d'exister. *Quid*, alors, de la littérature ? Souffle sans objet, condamné à demeurer dans les marges du réel, à s'y consumer en emportant avec elle des fantômes d'humanité ?

La littérature, comme toute parole, n'est pourtant jamais hors du monde. Elle en émerge en le dilatant, et c'est le monde lui-même qui se manifeste à travers elle. Mais nulle mécanique ici, et encore moins simple effet de surface qui dévoilerait une vérité dérobée. Car si elle affirme sa liberté face au langage courant, la littérature demeure d'abord une parole qui, à ce titre, rend possible le rapport à l'autre en liant le sujet par cela même qui le délie. « Je est un autre. » La parole aménage un vide au cœur du sujet, toujours décalé face à lui-même, mais ce vide n'est jamais néant, plutôt lieu de rencontre avec autrui – incluant soi-même. La parole : entrelacs du subjectif et de l'objectif, par où la singularité d'un être fini se donne à entendre dans le partage d'un monde commun qui ouvre l'horizon en l'inscrivant dans un temps partagé. Parce qu'elle s'inscrit elle-même dans le temps, qu'elle ressaisit par le récit, la littérature ne peut être pensée *ex cathedra*, depuis un lieu fixe qui permettrait d'en définir le caractère immuable ; elle doit être appréhendée à travers l'examen du temps plus large dans lequel elle se déploie.

Si la littérature a trouvé – ou s'est creusé – sa place dans le bouleversement des savoirs inauguré (ou plutôt reconnu dans sa légitimité) par la Renaissance, c'est précisément parce que ce qu'on a appelé les humanités n'opposait pas encore un savoir « objectif » à un savoir « subjectif » qui tous deux logeraient dans des camps rigoureusement définis et opposés. Alberti, Cervantès et Shakespeare, pour ne prendre que quelques exemples célèbres, appréhendaient ainsi la réalité

de l'intérieur, depuis leur propre inscription dans un monde qui leur interdisait de le réduire à un statut purement objectif. De ce point de vue, tous participaient du récit de soi à travers lequel la société, dans ses différentes variantes nationales, allait peu à peu se représenter, tant d'un point de vue rétrospectif que prospectif. L'« acte de naissance » (sur la longue durée) de la société, par lequel celle-ci se reconnaissait comme le produit de sa propre action, logeait donc dans un questionnement – de plus en plus à hauteur d'homme plutôt que de Dieu – sur la légitimité de l'ordre social existant. Cette réflexion, à la fois miroir et pensée, était traversée par une extraordinaire attention à ce qui s'érigait dans ce mouvement de ressaisi : sortant de l'immuable, le monde s'ouvrait en effet comme redéfinition en acte des rapports entre individus eux-mêmes en éclosion. L'attention au particulier, à l'inscription sensible et même charnelle dans le monde, pouvait ainsi apparaître, à juste titre, comme un terreau de connaissance d'une richesse inouïe. La littérature, bref, avait un bel

Dans cet idéal d'immédiateté, le temps devient un ennemi à abattre et l'expressivité doit s'effacer derrière la recherche du rendement maximal. Cela, aucun discours ne l'a mieux exprimé que la littérature.

avenir devant elle : elle allait puissamment contribuer non seulement à connaître mais aussi à changer le monde.

Pourtant, Benjamin, dans l'article cité plus haut, notait encore que la fréquentation du journal permettait déjà de constater la baisse de « la cote de l'expérience », touchant, tout autant que le monde extérieur, le « monde moral », qui subit à un rythme accéléré « des transformations qu'on n'aurait jamais crues possibles ». Cette dynamique, rappelons-le, était à ses yeux capitale pour la compréhension de ce qu'on peut globalement présenter comme une crise du récit. Comment, en effet, un individu de plus en plus pris dans les rets de l'objectivité pouvait-il se penser comme présence subjective participant – plutôt que de le subir – au devenir du monde ? S'agissant de la possibilité de connaître ou de comprendre le monde, c'est ainsi d'un nouveau partage des eaux que témoignait Benjamin à sa façon. Quand la science se fait humaine pour accoucher des « sciences humaines », avec le projet d'aborder le monde comme une chose, c'est une nouvelle articulation entre parole et réalité qui se trouve en effet dessinée. En fait, quand la connaissance de la réalité humaine fait l'impasse sur la parole afin de débusquer ce qui se cache sous elle, là où logeraient les « vraies affaires » (l'économie, la

technique, la biologie et autres déterminismes de tous poils), c'est une formidable absence à soi de la société qui se dessine. Si le traitement (par le langage... informatique !) de bases de données extensibles à l'infini peut aujourd'hui apparaître à plusieurs comme la voie royale d'une meilleure connaissance de la réalité, c'est en effet au prix d'un assaut inédit contre la parole, renvoyée dans l'illusion, dans l'irréalité, dans le mensonge et présentée comme l'ennemi à abattre. Cette haine de la parole, au nom de l'efficacité et de la vérité (*sic*), est, bien sûr, aussi – peut-être même d'abord – un refus d'une prise en charge politique du monde, ainsi abandonné à ce qu'il est, pour le meilleur et, surtout, pour le pire.

C'est dans ce contexte civilisationnel que s'enracine aujourd'hui le mépris de la littérature et de son « inutilité ». Si la parole (et, en toute logique, la démocratie avec elle...) n'a plus d'importance, si l'écart à soi et à autrui qu'elle creusait, ouvrant par le fait même des espaces d'autonomie, apparaît désormais périmé, tout détour, toute médiation deviennent obsolètes. Dans cet idéal d'immédiateté, le temps devient un ennemi à abattre et l'expressivité doit s'effacer derrière la recherche du rendement maximal. Cela, aucun discours ne l'a mieux exprimé que la littérature. Il y aurait ici de nombreux auteurs à convoquer, mais je me contenterai d'évoquer Kafka. Dans *La colonie pénitentiaire*, un condamné est exécuté par une machine qui grave sur son corps le pourquoi de son exécution. Dans un silence judiciaire terrifiant, l'appareil se voit ainsi accorder le monopole de la « parole », une parole à ce point efficace qu'elle réduit à néant la distance entre le dire et le faire. C'est dans la chair du condamné que « s'énonce » le jugement et dans la douleur que « s'exprime » une réalité qui se fait immédiatement « discours » (si les mots peuvent ici rendre compte de leur propre anéantissement). Et, comble de l'horreur, la foule assiste à cette mise à mort du langage, fascinée par la transparence d'un dispositif (une herse de verre) qui lui donne immédiatement à voir sa propre impuissance, son assujettissement à une réalité hissée au statut de diktat.

Dans un monde réduit à sa plus plate factualité, où la pensée tend à se dissoudre dans la recherche névrotique de toujours plus d'immédiateté, la littérature serait-elle condamnée à n'être plus qu'un havre permettant de se retrancher d'un monde qui aurait renoncé à se dire ? S'y résigner, ce serait déjà avaliser la fatwa muette lancée par notre monde contre la parole. Oui, la littérature demeure l'un des derniers lieux de résistance à ce projet qui s'ignore. Mais il faudrait parler d'une partie, seulement, de la littérature, tant une part massive de celle-ci a déjà elle-même abandonné la lutte. À l'opposé, toutes les si mal nommées « sciences humaines » n'ont pas encore rendu les armes (même si c'est peut-être déjà largement le cas). Entre un réel entièrement clos sur lui-même et une parole qui aurait définitivement largué les amarres, aucun divorce n'a encore été prononcé. Littérature et sciences humaines ne sont pas encore totalement comme chiens de faïence. Si cela devait arriver, elles seraient toutes deux inanimées et silencieuses – et nous tous avec elles. **L**

♦ **Jean Pichette** est directeur de la revue *Liberté*.